**Curiosités tétanisées**

**Exode 3, v 1 à 12**

Le ciel est très clair.C’est que la nuit a été fraîche et, ô miracle, il a plu il y a quatre jours.Tout le désert est couvert d’un tapis d’herbe verte et de fleurs multicolores. Les buissons forment des touffesgrises sur cette immense pelouse verdoyante et odorante. Je suis le troupeau que je mène à la montagne de Horeb. Je suis berger, au pays de Madian, et mon beau père est un des prêtres les plus importants. Il est leur chef, et moi je suis leur berger. Je vis une partie de l’année avec les bêtes. Et j’aime ce que je fais. Le désert n’est pas ma terre natale, mais ma terre de refuge, et celle où j’ai trouvé l’amour. Une terre d’adoption, où j’ai enfin pris racine, moi le sans visage, le sans identité, l’homme, dit-on, venu de nulle part.

**Ici, aucune peur, aucun drame, aucune inquiétude** : je vis au jour le jour de la provi-dence desDieux. Je suis là à attendre que le troupeau veuille bien avancer. Je rêve, le nez au vent. Je contemple le ciel, puis mon regard caresse la courbe arrondie, comme celle d’une femme, de la colline qui domine le pâturage. Je rêve d’un monde sans souffrance, sans classe sociale, où il régnerait une égalité pour tous, et une justice pour tous. Mais voilà, le monde n’est pas ainsi fait. Je pense aux miens, à ma femme Tsipora, à mes fils, à Jethro, et à tous ceux et celles qui m’ont accueilli comme l’un des leurs. Je rêve de prospérité, de bonheur, et de bien-être.

Tout à coup, j’aperçois au loin un buisson, rougeoyant, qui ne se consume pas. Les flammes lèchent les branches sans les brûler. Il se balance d’un côté et de l’autre, comme s’il voulait me dire quelque chose. Je n’ai rien vu de tel, jamais ! Il n’est pas au bord du chemin que je prends habituellement, et m’approcher implique de faire un détour. Je sens mon cœur battre la chamade. J’ai peur, mais je suis dévoré par la curiosité, parce qu’au désert, il ne se passe jamais grand-chose en dehors du silence assourdissant, de la musique du vent, et des mirages que provoque le soleil sur le sol brûlant et sec. Cela doit être une vue de l’esprit… Un buisson qui brûle sans se consumer, c’est un rêve, ou un mirage, une création de l’imagination, provoqué par l’absence, le silence ou la fatigue. Mais c’est que je ne suis pas fatigué ! Je suis un rêveur qui chemine en douceur d’un point d’eau vers un autre point d’eau avec ses bêtes. Je suis là, inquiet, tendu, et curieux à la fois. Machinalement, je me dirige vers le buisson, laissant là le troupeau brouter. Je suis seul. Même le vent s’est tu. Il fait chaud maintenant, et le soleil est haut dans le ciel. Malgré la lumière blanche du soleil, le buisson grandit au fur et à mesure que j’avance vers lui. Il est de plus en plus rougeoyant, et chaud.

Soudain, contre toute attente, ma curiosité me pousse encore plus près du buisson. Moi qui ne suis pas très vaillant la plupart du temps, et peu courageux, je me retrouve sans comprendre devant lui, au plus près. Sa chaleur devrait me chauffer les jambes, mais non, rien. Juste une musique étrange qui depuis tout à l’heure me chante,

***Moïse, Moïse, viens, viens*, *approche-toi de moi, Moïse, Moïse, viens*…** !

Mon cœur bat la chamade. Je suis là, devant lui, tétanisé, incapable de bouger. Un buisson qui parle, vous rendez vous compte ! Cette fois, je le sais, je deviens fou, j’hallucine, j’entends des voix. Mon cœur va exploser. Mes jambes, solides pourtant, deviennent molles comme de la flanelle, et mon corps tremble. En l’espace d’une seconde, devant ce buisson en feu qui m’appelle, je me transforme en feuille morte qui va tomber de sa branche et mourir de peur ! C’est cela mourir de peur…

Ma gorge est sèche, mes mains sont moites, et ma tête est en feu. À l’instant où je vais m’effondrer sur moi, tout près de lui, il me dit :

‒ *N’approche pas Moïse, ôte tes sandales de tes pieds, car le lieu où tu te tiens est sacré.* ***Je suis le Dieu de ton père, le Dieu d’Abraham, le Dieu d’Isaac, et le Dieu de Jacob.***

Cette fois je comprends ce à quoi je fais face. Je suis face à Dieu, ce Dieu que je ne connais pas. Ce Dieu dont j’ai entendu parler en Egypte, quand je côtoyais les hébreux. Il y a bien longtemps. Et mes pères sont au séjour des morts. Leur foi a été ensevelie au pays des sables, oubliée.

‒ Que veux-tu de moi Seigneur ?  Demandai-je au buisson ardent, les yeux baissés vers le sol. Je ne peux pas lever les yeux vers lui. J’ai courbé le nez au sol, cassé en deux devant la puissance de la présence de ce Dieu sans nom…

‒ *Je ne te veux aucun mal. Cesse d’avoir peur pour rien. Je veux que tu cesses de trembler devant moi, et que tu écoutes ma parole. Moïse, j’ai entendu la plainte de mon peuple, et toi, je t’envoie vers pharaon, pour négocier sa libération, et le conduire vers le pays de l’abondance où coulent le lait et le miel. Je veux qu’il sorte en vie d’Egypte, et je veux que cela soit toi qui les conduises !*

 ‒ Ah, Dieu, qui est-ce que je suis pour accomplir cela ?

Je n’avais pas parlé, j’avais plutôt aboyé sur le buisson, terrifié par ce que je venais d’entendre. Tout en moi refusait la parole de Dieu, et en même temps tout en moi désirait lui plaire, le satisfaire et lui répondre. Et moi, terrifié, coupé en deux par le conflit et la peur de faire le mauvais choix, je lui soufflai :

‒ Quel signe de toi aurai-je pour faire cela, et s’ils me demandent ton nom, que leur dirai-je ?

**‒   *Je serai toujours avec toi, et mon nom est : « je serai qui je serai ». Quand tu auras fait sortir mon peuple d’Egypte, vous viendrez m’adorer sur cette montagne.***

Puis, il y eu un grand silence. Je restais là, sans voix, sans souffle, confus, sans visage, ne sachant plus qui j’étais. Je venais en un instant de tout perdre, mon courage, ma candeur, mon audace, ma fougue, ma colère, je venais, devant ce buisson brûlant qui parle et qui répond au nom de « *je serai qui je serai* », me vider de moi-même. Je n’avais plus peur. J’étais terrifié à l’idée de devoir aller et parler au pharaon ! Moi, Moïse, le berger sans racines, sans famille, et sans identité claire. Moi le terrifié désormais, celui qui cherche ses mots sans ne jamais les finir ni les trouver, va devoir faire des discours et convaincre. Et ma peur sous le bras, armé du bâton serpent, symbole de la connaissance, je relevai la tête et vis au loin mon frère Aaron venir vers moi, tout joyeux de me retrouver.

Je me relève doucement et m’accroche au bâton que Dieu m’a donné… Je m’y accroche comme si j’avais mille ans. Le buisson, n’est plus. La place où il brûlait a disparu. Je ne peux rien dire à moins de vouloir passer pour un fou. Je n’explique pas, je marche vers Aaron, le serre sur mon cœur, rentre avec le troupeau au village de Madian, et, sans expliquer quoi que ce soit, je leur dis adieu, au revoir, et je pars vers cet endroit que je ne connais que trop bien, le palais du roi, et le sein de ma mère. Ma peur se tient tranquille jusqu’à la prochaine fois, instant redouté où il me faudra alors la dominer, et non pas qu’elle me domine, afin que je ne fasse aucune erreur et que je puisse accomplir la mission que le « Je serai qui je serai », m’a donnée. Devenir à mon tour un négociateur, un libérateur, un guide, un chef, un ami, un prêtre, et surtout un homme qui a, au soir de sa vie, laissé derrière lui sa peur, pour voir Dieu en face, et me voir tel que je suis.

**Laurence Tartar**